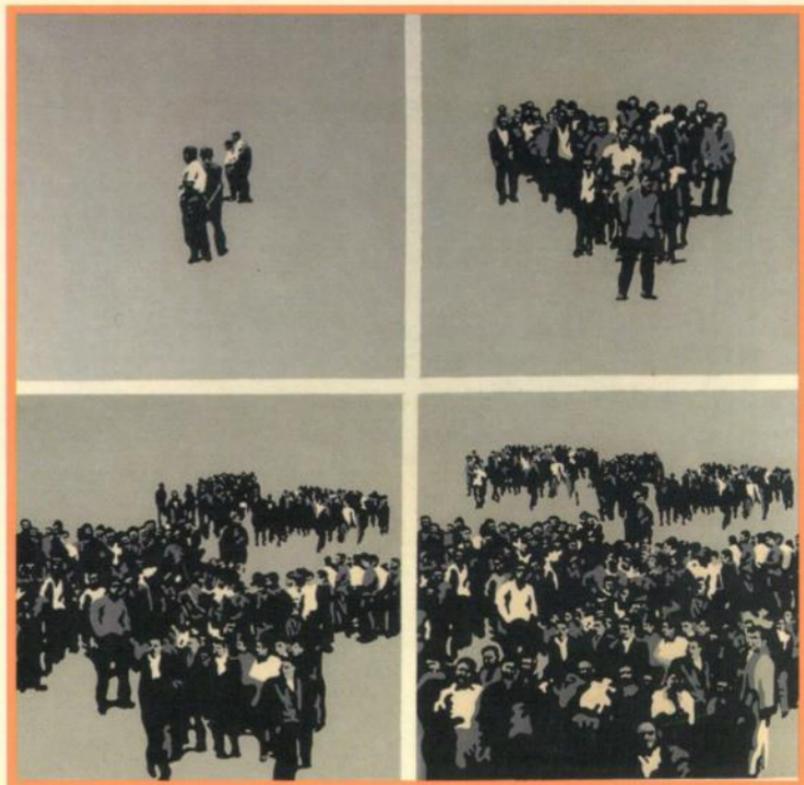


*Alain Monnier*



**L'INSOLUBLE PROBLÈME  
DE LA  
PRÉSENCE SUR TERRE**



Extrait de la publication  
**CLIMATS**

La description, en neuf textes, d'un monde où ne reste plus à l'homme qu'une seule chose à abandonner : l'idée de lui-même. Alain Monnier poursuit l'élaboration d'un univers romanesque dont le climat, rappelant parfois la Trieste fin de siècle d'Italo Svevo, se mêle à certains moments à un ton proche de la science-fiction. De là une impossibilité flagrante pour le lecteur, plongé dans le trouble, de dater certaines de ces histoires, comme de s'en détacher. S'entrecroisent pourtant entre ces récits intemporels des histoires plus contemporaines où le malaise n'est pas moins présent.

Un recueil de nouvelles qui permet à son auteur de démontrer la diversité de son inspiration, de marier des thèmes et des ambiances très éloignés les uns des autres. L'imagination la plus loufoque se mêle ici à une véritable angoisse face à la tragédie moderne.

Alain Monnier est l'auteur de *Signé Parpot*, *Un amour de Parpot* et *Côté jardin*. Il a publié en 1999 *Les Ombres d'Hannah*.

Maquette : Berthole  
Illustration : Equipo  
cronica (Détails)



70 FF  
10,80 €

L'INSOLUBLE PROBLÈME DE  
LA PRÉSENCE SUR TERRE





*Alain Monnier*

**L'INSOLUBLE PROBLÈME  
DE LA  
PRÉSENCE SUR TERRE**

Nouvelles

CLIMATS

© Éditions Climats  
2000

Extrait de la publication

*À Juliette et Maryse*



## *LES ENFANTS DU SIÈCLE*

Nous savions qu'il était devant nous. À une ou deux lieues vers le nord. Peut-être avait-il déjà dépassé le fleuve et atteint les premières pentes des montagnes. Il faisait froid. Quelques flocons de neige voletaient dans le ciel. L'hiver était une nouvelle fois en avance. Il n'y avait que les vieux pour évoquer une époque où les étés fleurissaient tardivement, et où le bonheur de vivre l'emportait sur la nécessité de survivre.

Nous étions douze, partis de Vronick, de la plage même où il avait débarqué. Le muezzin l'avait repéré, malgré la nuit sombre, au bruit de sa chaloupe hissée sur les galets. Il s'était avancé d'un pas hésitant vers un homme qui l'attendait une valise à la main.

À cette même heure, nos respirations enfin accordées, nous dormions à l'unisson. Quelqu'un est venu nous réveiller, et nous nous

sommes rassemblés suivant l'ordonnance au pied du drapeau. Devant les cèdres. L'agent de liaison nous répéta ce qu'il savait, c'est-à-dire peu de choses : l'homme avait dissimulé sous ses vêtements un paquet que l'autre lui avait remis. Puis le deuxième homme avait rejoint l'embarcation et disparu dans la brume.

Le colonel était également sorti de sa tente. Comme à son habitude, il s'était tenu légèrement en retrait, la main gauche posée sur son avant-bras. Il y avait longtemps que nous n'avions plus de fil à coudre et il cherchait à retenir ses galons mal agrafés. La camionnette réquisitionnée surgit sur le chemin bas, un seul de ses phares éclairait, et encore faiblement. Nous nous dirigeâmes vers elle. Le colonel nous suivait en martelant que nous devions le tuer à tout prix, et qu'il fallait que sa dépouille soit exposée.

On nous conduisit durant plusieurs kilomètres, par une route défoncée d'obus, au milieu de la nuit glacée. Quelques minutes plus tard, pisteur et chien devant, nous nous élancions aux abords du village où il avait été aperçu pour la dernière fois.

Depuis quatre jours il nous tenait à distance. Nous ignorions s'il dormait moins que nous, mais nous savions combien il était difficile de se nourrir sur ces terres dévastées. Le gibier avait fui le bruit des canons et l'odeur âcre qui rendait la

respiration douloureuse... Et quand bien même, la patience du chasseur n'était pas pour le fuyard. À force de récoltes détruites, les racines comestibles étaient devenues rares. Pourtant il ne perdait pas de temps et maintenait toujours le même écart entre nous. Parfois dans une enfilade favorable de champs à perte de vue, nous l'apercevions. Il courait et ne semblait jamais s'arrêter, du moins quand nous le suivions dans nos jumelles. Il filait avec certitude vers le nord en suivant une ligne précise et invisible.

Nous n'imaginions pas de nous séparer, même si deux groupes l'auraient forcément obligé à infléchir la courbe élégante de sa fuite, et à ne jamais se reposer. L'un l'aurait chassé de nuit, l'autre de jour, et ainsi nous l'aurions harcelé et plus rapidement abattu, mais il n'était pas possible de nous séparer car notre véritable force était d'être ensemble. Et aussi notre détermination. À la vérité cette idée de nous diviser ne nous avait même pas effleurés.

Les villages des coteaux avaient subi les divers renversements du feu. Nous en avions pillé et brûlé des dizaines quelques semaines auparavant. Maintenant nous longions des maisons calcinées, des fragments de poutres sortaient des murs comme des pieux de souffrance, tout n'était qu'éventrations et brisures. Des corps décomposés qu'aucun survivant n'avait pu

enterrer, jonchaient la route. Nous nous regardions en silence car cela était notre œuvre, nous reconnaissions des ruelles, des fermes, mais nous n'en tirions aucun plaisir. Ni aucun remords. L'odeur nous gênait. Sur la place d'un hameau, une fillette était assise hagarde près d'un abreuvoir de pierre, elle était maigre, un corps de femme adulte, raide et sec, dans une position indécente, semblait lui tenir compagnie. Elle se cacha derrière ses mains en nous voyant approcher. Nous l'avons entourée silencieusement. Elle mâchouillait un morceau de pain. Nous ne savions pas comment elle l'avait eu. Il était évident que nul être ne se terrait dans ces décombres envahis de corbeaux. Très vite, sans se faire prier, la fillette avoua avec un accent de terreur qu'un homme était passé et lui avait offert du pain et du chocolat. Nous avions déjà deviné qu'il s'agissait de notre homme, et nous le détestions encore davantage pour ce geste. Le coup de feu est parti de l'un d'entre nous, la fillette eut un léger sursaut mais aucun étonnement dans le regard, elle n'avait jamais espéré échapper au sort commun. Elle a juste rampé de quelques enjambées pour accrocher avec sa petite main le corps de la femme étendue. Il y eut une sorte de soulagement silencieux entre nous, mais aucun rire, aucune trace de la bonne humeur qui nous entraînait il y a encore si peu de temps quand nous terrorisions les paysans.

Tout cela durait depuis trop longtemps, et l'enthousiasme avait cédé la place à l'habitude et au devoir, et à la simple constatation que nous ne savions plus rien faire d'autre.

Nous avançons maintenant au pas de charge car une sourde rancœur contre cet homme avait saisi nos cœurs. Il s'était mis à pleuvoir. Une pluie fine et serrée qui nous pénétrait. Nos uniformes en lambeaux n'étaient plus imperméables depuis longtemps. Avec l'eau, l'odeur engluée sur nous et jusqu'alors paralysée par le froid, reprenait toute sa vigueur, et notre puanteur finissait par nous incommoder nous-mêmes. Il ne suffisait plus d'accélérer le pas pour s'en débarrasser. Elle était tenace et collait à notre peau, car elle était en nous.

Notre chasse durait depuis cinq jours. Nous étions proches de la frontière sans même savoir exactement où elle était, mais il suffisait d'entrer dans un village pour être fixé. Ce salaud s'amusaient de nous, il zigzaguait d'un côté à l'autre en toute connaissance, et disséminait les indices de son passage comme autant de pieds de nez. Nous nous demandions ce qu'il cherchait et qui il était. Son comportement était incompréhensible. Il jouait à cache-cache, et nous provoquait de crainte que nous perdions sa trace, et cela finissait par nous déconcerter et nous rendre furieux.

Dans les villages où il avait des sympathies, il montait les populations contre nous, et des hommes déterminés nous attendaient armés de leur rage. Nous n'étions que douze, trop peu nombreux et trop affairés pour imposer notre loi, et brûler leur morgue. Depuis des semaines nous en avions tué des cents et des mille, mais là, sans organisation et sans effet de surprise, c'était impossible. Une fois même, nous dûmes nous retirer et contourner les habitations, ce qui nous fit perdre sa trace, mais à la sortie du bourg, à un carrefour de trois routes semblables, était abandonnée bien en vue sur une borne, une chéchia en laine rouge.

Dans d'autres endroits où l'on nous tendait de l'eau avec ferveur, lui avait été obligé de passer plus discrètement, mais il avait toujours fait en sorte d'être vu. Il allait ainsi d'un village à un autre, et nous ne savions plus quel accueil nous était réservé, et cela nous rendait craintifs et nerveux.

En vérité nous étions las de cette poursuite. Nous aussi commençons à avoir faim, et nous ne savions pas qui était ce type ni pourquoi nous le poursuivions. Chacun de nous, s'il avait été seul, aurait depuis longtemps abandonné cette chasse inutile, mais le soir, assis autour du feu, serrés les uns contre les autres, comme un seul être respirant et vibrant, nous nous taisions.

Le jour suivant, nous avons croisé une colonne de paysans tirant sur des charrettes leurs maigres biens. Ils partaient ou revenaient chez eux au gré des combats. Nous les méprisions. Nous étions entraînés à effrayer les civils et à les empêcher de trahir leur cause, mais pour cela il fallait de l'entrain et le ventre plein, ou bien la certitude d'un pillage et de belles femmes à prendre. Ces misérables charrettes ne transportaient que de pauvres meubles entassés, des bâches trouées pour un abri futur et quelques boisseaux de blé. Nous les regardions défiler tristement et nous pensions que notre homme pouvait facilement se glisser parmi eux et disparaître à jamais. Lui avait-on fourni des habits? Parlait-il leur langue? Nous ne connaissions pas son visage, et à peine sa silhouette. Nous avions envie d'abandonner et de rentrer au campement malgré les punitions qui ne manqueraient pas de s'abattre sur nous. C'était le sixième jour. Nous marchions au hasard depuis plusieurs heures déjà, persuadés de l'avoir définitivement perdu. Nos pas alourdis ralentissaient insensiblement. L'épuisement nous gagnait, bientôt nous nous arrêterions, et sans mot dire, nous rebrousserions chemin. C'était inévitable, et cet instant arriva. Debout, figés comme des perdants sans honneur, nous nous entendîmes soupirer. Nos regards s'évitaient et

se réfugiaient vers les cimes des arbres, le renoncement serrait nos cœurs, et alors que le dénouement était soudain inéluctable, sur la colline voisine apparut de plus en plus précise une lueur rougeâtre. C'était lui qui se réchauffait ou faisait cuire quelque lapin égaré, c'était lui qui nous provoquait encore. Alors nous repartîmes dans sa direction, sans savoir pourquoi, mais avec une haine renouvelée qui gommait les doutes des derniers instants. Et elle nous suffisait.

Lassés d'être des proies, quelques paysans s'étaient joints à nous. Eux aussi avaient besoin d'assouvir leur haine. Ils nous enviaient de nous voir si unis et si forts. Après quelques heures de progression méthodique et prudente, eux encore dans l'ivresse de leur force nouvelle – n'étaient-ils pas soudain parmi les assaillants? –, un coup de feu claqua durement, et leur chef, celui que nous considérions ainsi puisque c'était lui qui avait entraîné ses compagnons, tomba. La balle lui avait brisé le front, son visage était une flaque de sang. Tous s'étaient abrités apeurés, mais nous étions restés debout car nous savions que nous ne risquions rien et que ce salaud se garderait bien de tirer sur nous. Il ne voulait pas dissuader notre poursuite, seulement cette meute, et pour cela, son coup avait été précis. Les paysans se dispersèrent désespérés, amers de leur euphorie et rendus à leur sort. Avaient-ils cru se

libérer de la guerre ou devenir de superbes combattants par enchantement ? Nous les vîmes partir tels des pleutres, nous étions à nouveau entre nous. L'envie de tout abandonner nous avait quittés, car désormais il était clair que nous avions tous rendez-vous avec lui, et aucun n'aurait souhaité perdre cette occasion.

Il était près de nous, à portée de fusil, dissimulé dans le bois. Nous reprîmes notre route lentement sans plus d'excitation car nous étions persuadés de le rattraper, mais à son heure et à son lieu, et il était donc inutile de crapahuter en tous sens puisque nous n'étions plus maîtres de rien, et que lui seul régnait.

Nous commençâmes à escalader la colline avec fatalité. Nous l'apercevions au loin, hors de portée de nos fusils. Mais peu importait, nous ne désirions pas l'abattre anonymement. Nous voulions le tenir et lui faire boire la sueur de sa peur.

Étrangement le chemin devenait plus abrupt, sans commune mesure avec la faible pente que nous lui supposions en l'abordant. Nous avançons en file indienne, la végétation devenait de plus en plus rare. Il y avait de petits taillis, très bas, qui auraient pu nous faire songer à une toundra. Nous avançons toujours. Mécaniquement. La nuit venue, nous nous sommes assis à même le sol. Nous savions que nous approchions de lui et cela nous excitait tellement que nous ne pouvions dormir. Nous étions pressés de

nous remettre en route, vérifiant sans cesse que nos fusils étaient chargés. Parfois un coup tiré en l'air cherchait à nous rassurer. Nous doutions de nos armes qui finiraient un jour par nous trahir, mais nous avions cependant besoin de les serrer contre nous.

Le soleil n'était pas encore levé quand nous reprîmes notre marche. Seule la lueur de l'aube nous avait encouragés. Il y avait des corps jonchés de part et d'autre de la route. Des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux. Nous ne comprenions pas pourquoi ils étaient là, si loin de leur village. Plus nous avançons vers ce sommet qui semblait hors d'atteinte, plus les corps s'agglutinaient en une haie morbide. Nous les reconnaissons souvent. Du moins ceux qui avaient attisé notre imagination en cherchant à nous résister. Ils étaient simplement disposés là, les uns à côté des autres, de plus en plus serrés et de plus en plus mutilés. Mains tranchées, yeux crevés, langues clouées. Cette macabre mise en scène, aussi absurde qu'impossible, ne heurtait pourtant pas notre raison. Sans doute parce que nous en connaissions l'auteur et que secrètement nous lui accordions tous les pouvoirs. Aussi avançons-nous désormais avec frénésie, nos armes dûment chargées, empoignées et brandies devant nous. Tous nous voulions atteindre le sommet de la colline.

Il n'y avait plus d'herbe mais des cailloux

ocres, et la sensation d'avoir du mal à respirer. Les cadavres devenaient de plus en plus rares. Le soleil nous avait rejoints ; il n'était pas midi, mais il était brûlant et cela nous gênait. Nous marchions sans interruption depuis l'aube. Cette colline était sans fin. À un moment, nous nous sommes retournés et il n'y avait plus rien derrière nous. Le chemin semblait s'effacer sous nos semelles, et seulement au loin, comme dans un décor, nous apercevions la verte plaine que nous avons abandonnée la veille avec ses villages, ses combats et ses malheurs. Elle avait l'air d'être peinte sur le ciel, et il nous était impossible d'y revenir. D'ailleurs nous n'essayions même pas.

Nos armes nous paraissaient soudain inutiles, pourtant nous les serrions comme la rampe d'une balustrade qui protège d'un ravin ou du néant, et nous avons franchi ainsi les derniers arpens.

Il était là-haut, accroupi sur une pierre. Il savait que nous arrivions, mais il ne bougeait pas et ne se retournait pas. Il entendit le cliquetis de nos armes d'un même geste enclenchées. Nous nous déployâmes en arc de cercle autour de lui mais sans apercevoir son visage. La crosse calée contre l'épaule, nous ajustâmes lentement son dos dans la mire de nos viseurs.

Le silence était soudain total. Il ne bougeait toujours pas mais nous l'entendions sourire, et

nos cœurs chaviraient. Nos doigts se raidissaient sur la gâchette. Le vent ne faisait pas trembler sa chemise, il semblait la traverser. Nous avions froid, et les crampes nouaient nos doigts, nos bras et nos cuisses.

Puis il se mit à rire et nomma chacun de nous, un par un, à haute voix. Nous entendions prononcer nos noms et nos prénoms de baptême, et cela nous était désagréable car il y avait des mois et des mois que nous ne les avions entendus. Nous aurions voulu qu'ils soient effacés de la mémoire des hommes pour toujours. Un simple numéro d'escadron nous convenait parfaitement.

Nos noms prononcés en plein jour, et surtout devant tous les autres, nous remplissaient de honte. Ils trahissaient notre union, et d'ailleurs en s'entendant ainsi nommé à haute voix, chacun semblait s'éveiller. Puis il y eut, mais cette fois sans rire ni ricanement de sa part, une autre liste de noms. Des noms inconnus, scandés par ses seuls sanglots: Milena Breder Treblinka, Andrea Kamerossian Deir ez-Zor, Samuel Bergelstein Varsovie, Antonio Solano Rivesaltes, Roman Fioderescu Timisoara, Ali Turu Kigali, Milena Krieger Dachau, Anton Vassilov Vorkouta, Lon Duon Phnom Penh...

Il les nommait tous, un à un, dans une interminable litanie pour les sortir de l'anonymat des

## TABLE

Les Enfants du siècle .....	9
L'Impasse Mas .....	23
Les Accueillants .....	35
Nous les filles .....	45
L'Organigramme .....	53
Entre les draps .....	65
Les Gars de la marine.....	77
Callejon Menos .....	87
Le Discours d'ouverture .....	99

Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
l'Imprimerie France Quercy  
113, rue André Breton  
46001 CAHORS  
d'après montages et gravure  
numériques  
(Computer To Plate)  
Dépôt légal : juillet 2000  
Numéro d'impression : 01619